

1807 — On m’a dit que j’étais français

1807, Corfou, territoire français

Le vieil homme est couché dans le maquis au pied d’un cyprès malingre, son long fusil en joue, le canon posé sur un rocher plat, sa cape sur le dos, la capuche de toile rêche tirée en avant pour protéger ses yeux et son crâne parsemé de quelques mèches grises du soleil de l’après-midi. Il patiente à quelques passes³ de la mare. Il sait que les lièvres n’attendent pas la fraîcheur du soir pour venir boire. Cela fait des années que Jetosh vit dans les collines de Kérkira, Corfou comme disent les Vénitiens. Il en connaît tous les sentiers, tous les buissons, tous les endroits sauvages. Il n’a pas d’affection pour la ville et la foule. Seul, dans les recoins perdus de son île, il consume sa vie d’un feu paisible pendant que d’autres se battent sur la mer, pour la mer.

Un lièvre arrive, par petits sauts hésitants, aux aguets. Parvenu au bord de la mare, il tourne légèrement la tête, dévoilant le blanc de son œil au chasseur, avec ce regard triste qu’ont les animaux qui pressentent qu’ils vont périr. La pierre à fusil claque au contact du bassinet, la poudre brûle en un frêle nuage de fumée, mais le coup ne part pas. En jurant, Jetosh réarme, mais il est trop tard, le lièvre a disparu. La mort ne le rattrapera pas, pas aujourd’hui.

— Maudit fusil ! Je te bichonne et toi tu ne te montres pas reconnaissant. Je vais finir par te vendre. J’en achèterai un nouveau et tu termineras ta vie au-dessus

³ Une passe, unité vénitienne, mesure 1,7 m environ.

d'une cheminée, au milieu des odeurs de lapins que tu n'auras pas tués. Mais c'est peut-être ce que tu veux, fainéant ? Allez, on rentre, plus personne ne viendra maintenant. Je vais te nettoyer ce soir. Et demain, peut-être...

Jetosh continue à marmonner tout seul en se relevant, une main sur ses hanches douloureuses. Il s'époussette et repart par le sentier qui conduit à sa chèvrerie.

Arrivé en vue de sa cahute biscornue faite de pierres rustiques et d'un toit de chaume noirci par le cours des saisons, il est accueilli par les aboiements de Cornu et les bêlements des chèvres qui lui font écho. Il a mis du temps à s'accommoder à Cornu, ce jeune chien hirsute — d'où son nom — qu'il avait pris pour remplacer le vieil Octave passé de vie à trépas l'année précédente. Octave l'avait bien servi pendant de nombreuses années, connaissant les habitudes de chaque chèvre et déjouant leurs tentatives de fuite avec un brio inégalé. Et puis un matin, il est mort. Une journée de hurlements douloureux sans que lui, l'homme, ne puisse le calmer. Toute sa chienne d'existence, Octave l'avait servi et, pour une fois que Jetosh aurait dû l'aider, il n'avait rien pu faire. Alors il a choisi Cornu et la vie a repris son cours. Mais au fond de lui, Jetosh a compris : Dieu lui rappelait qu'il vieillit et qu'un jour son tour viendrait. Mourir ne le tourmente pas, mais il aime bien vivre, aussi dure soit son existence. Du moins, c'est ce que lui disent les autres.

— Jetosh, tu as une vie bien aride, tout seul à longueur de temps. Pourquoi ne retournes-tu pas dans un bourg ? Pourquoi ne rejoins-tu pas ta femme ?

Ah, sa femme... Oui, il pourrait la retrouver. Mais pourquoi ? Il l'avait rencontrée dans sa jeunesse, à la fête du village. Ils avaient dansé, ils s'étaient aimés, même s'il n'avait jamais vraiment su ce qu'aimer voulait dire. Puis tout s'était enchaîné très vite, trop vite. Le mariage, un

premier enfant mort en couches, puis un deuxième, un fils. C'est à ce moment-là qu'un drôle de phénomène s'était passé. Les hommes qu'il connaissait se rengorgeaient de fierté à la naissance d'un mâle. Mais lui n'avait ressenti que des manques : sa femme avait transféré l'amour qu'elle avait pour lui, vers l'enfant, et il se sentait moins libre. Comme il ne trouvait pas de réponse, il était parti. Cela n'était pas très difficile, il lui suffisait de retrouver son troupeau et son chien. Les premières années, il retournait encore les voir de temps à autre. Mais le fossé se creusait. Sa femme lui en voulait, son fils le reconnaissait de moins en moins. Lui-même se sentait étranger à tout sentiment. Il finit par ne plus passer qu'une fois par an, voire moins. Il leur donnait un peu d'argent, son épouse ne le questionnait pas, elle avait pris son parti de la situation. Elle ne fréquentait pas un autre homme, du moins en apparence. Depuis le temps qu'il ne l'avait pas vue...

D'ailleurs, il s'en moque. Son fils a atteint l'âge adulte maintenant et il est parti sur le continent. On n'a plus eu de nouvelles de lui. Est-il entré au service des Ottomans ? Des Russes ? Des Vénitiens ? Des rebelles de tous poils dont il a vaguement entendu parler, Albanais, Grecs ou même ceux de sa propre île ? À moins qu'il ne soit devenu pirate ? Peut-être est-il tout simplement mort ? Parfois, cette idée le torture, parfois elle lui glisse dessus. Souvent, il essaie de ne pas s'en souvenir.

Aujourd'hui, il est précisément dans la situation où ses pensées s'affolent. Une rêverie en amène une autre et de fil en aiguille il se retrouve à cogiter douloureusement sur des sujets qu'il préférerait éviter. Heureusement, Cornu vient à son secours. Le chien, queue agitée, langue pendante, pose ses pattes sur son maître qui se sent obligé de résister à ses assauts d'affection, mais il apprécie que l'animal le sorte de ses questions sans réponses.